



Comme chaque habitant a pu le constater, les réaménagements récents de certains de nos bureaux de poste dans le 14e se sont traduits par une diminution du nombre de guichets, le recours accru aux automates, l'extension des espaces réservés aux gadgets commerciaux à utilité douteuse et par la réduction du personnel qualifié, remplacé progressivement par des agents d'accueil. Il n'est donc pas étonnant que les habitants du 14e se sentent inquiets de l'évolution de La Poste et se soient mobilisés pour la votation citoyenne concernant son statut. Malgré le nombre limité d'urnes, ouvertes le plus souvent seulement le samedi matin, ils se sont exprimés devant les huit bureaux de poste, devant la gare Montparnasse et sur le parvis de la mairie. Ils ont glissé leur bulletin dans l'urne, laissé leur nom et prénom et signé un engagement de ne pas voter ailleurs. Au total, 6635 bulletins exprimés : 6347 non au projet gouvernemental, 218 oui et 70 blancs ou nuls.

D.G.

Suite à l'article "La Page tourne toujours", paru dans 14e Infomag n° 4 (juillet-août 2009)

Nous avons apprécié que le journal de la mairie de notre arrondissement, 14e Infomag, se fasse l'écho des 20 ans du journal de quartier "La Page du 14e". Nous tenons cependant à attirer l'attention de nos lecteurs sur deux erreurs au sujet desquelles nous apportons les précisions suivantes.

Si "La Page" a bien été fondé après les élections présidentielles de 1988, ce n'est pas par des "militants communistes du 14e" mais par des soutiens de campagne électorale de Pierre Juquin, précisément dissident du PC.

Dans son numéro 83 du printemps 2009, évoqué dans l'article du magazine, nous traitons bien des conseils de quartier, de l'aménagement de Broussais mais pas de "vidéo protection". Notre

SUITE DE LA PAGE 1 EW : Pour ma part, je vis les débats autour de cet aménagement au sein du conseil de quartier. J'ai acquis la conviction qu'habitants et usagers revendiquent d'être écoutés par les politiques, les architectes et les responsables des services techniques, mais veulent surtout être partie prenante des projets. Ainsi, nombreux sont ceux qui aimeraient être associés dès le stade de la page blanche, c'est-à-dire participer à la définition des objectifs du projet, puis à l'affectation des différents espaces. Cela suppose bien entendu qu'ils soient tenus informés des vrais enjeux et des contraintes réelles. Par exemple, on a beaucoup parlé d'un espace dédié aux adolescents et jeunes adultes. Mais que sait-on vraiment des désirs et des besoins de cette population ? Jusqu'ici, aucune information quantitative n'a été présentée aux habitants à ce sujet. On a également peu débattu du bien-fondé de dédier un espace public à une catégorie spécifique de population. Pourtant, les habitants sont concernés par ces réflexions qui touchent leur quotidien. Il faut qu'ils puissent faire des propositions originales voire iconoclastes, et que ces propositions soient véritablement étudiées. Ensuite, les habitants veulent également pouvoir donner leur avis sur la réalisation pratique des éléments du projet, mais pas seulement sur des détails et pas en ayant l'impression que tout est ficelé d'avance ou que la consultation est de pure forme. Enfin, une fois le projet réalisé, les habitants demandent à être associés de près à l'animation de la vie du quartier, au sein de structures nouvelles qui restent à inventer et à expérimenter.

"une" titrait "Nos quartiers sous haute surveillance". L'article soulignait que les habitants et les associations du 14e se mobilisaient contre la vidéosurveillance et remettait en question l'installation d'une soixantaine de nouvelles caméras dans notre quartier. C'est toute la différence ! Comme nous nous efforçons de suivre les sujets évoqués, nous avons d'ailleurs, dans notre numéro 84 suivant, publié un article intitulé "Vidéo-surveillance, rien n'est joué" qui rendait compte de la réunion publique d'information organisée par le nouveau maire sur ce sujet.

Vingt ans après, nous restons effectivement fidèles à notre ligne éditoriale en mettant l'accent sur les luttes citoyennes et sur l'actualité des associations.

L'ÉQUIP'PAGE

● Votre journal de quartier

Journal farouchement indépendant et sans subventions

"La Page" est publiée depuis 1988 par l'association de bénévoles L'Équip'Page. Le journal et l'association sont ouverts à tous ceux qui veulent mettre "la main à La Page". Vous pouvez aussi nous envoyer vos articles ou vos informations (6, rue de l'Eure 75014 ou lapage.14@wanadoo.fr), tél. 06.60.72.74.41 (répondeur).

Dans l'équipe, il y en a qui signent des articles ou des photos, il y en a d'autres dont les signatures n'apparaissent jamais. Pourtant, ils et elles animent les réunions, participent aux discussions, tapent des articles, les relisent, recherchent des publicités, diffusent le journal dans les librairies, le vendent sur les marchés, collent des affiches, etc.

"La Page" n° 85, c'est John Kirby Abraham, Jean-Paul Armangau, Patricia Bay, Jacques Blot, Alexandre Boviatzis, Sabine Bröhl, Jutta Bruch, Jacques Bullot, Françoise Cochet, Didier Cornevin, Josée Couvelaere, Marie-France Desbryères, Jeanne Durocher-Samah, François Escoube, Jacqueline Fertun, Dominique Gentil, François Heintz, Chantal Huret, Imagem, Valérie Lebois, Agnès Legrix, Pascale Moïse, Annie Motel, Christelle et José Ogab, Elza Oppenheim, Monique Otchakovsky, Elisabeth Pradoura, Cécile Renon, Yvonne Rigal, Jean-Louis Robert, Muriel Rochut, Janine Thibault, Eric Wendling...

Démocratie locale et urbanisme

"La compétence de l'habitant"

VL : Tous les acteurs du projet ont beaucoup à gagner à cette intégration des habitants et usagers dans la genèse et la réalisation du projet. L'habitant possède des compétences fondamentales que n'ont pas nécessairement les autres protagonistes : il vit le territoire au quotidien et souvent il vit plus que le quartier considéré au sens strict ; son vécu lui permet de relier entre eux les différents éléments de l'espace et il apporte une expérience sensible de celui-ci. Son expérience est donc une chance pour le projet, et cette compétence n'annule en rien celle des autres parties. La confrontation des différentes expertises ne doit pas faire peur, elle permet de faire émerger le meilleur projet, qui n'est pas nécessairement un consensus mou. Au contraire, le dialogue doit inciter à éprouver des idées fortes, sans avoir peur d'aller jusqu'à tester ces propositions innovantes. Aujourd'hui, pour réussir un projet, il est devenu évident que l'architecte doit s'entourer d'une équipe (un paysagiste, un urbaniste, un sociologue...). À l'avenir, la nécessité de travailler véritablement avec toutes les parties prenantes d'un projet (les politiques, les techniciens, les habitants, etc) doit également devenir une évidence.

EW : Il y a toutefois de profondes résistances à l'implication d'une telle multitude d'acteurs. Du côté des habitants, d'une part : certains associent un tel processus à un bavardage inutile qui accroît la lenteur exaspérante avec laquelle leur environnement se transforme, tandis qu'eux voudraient le voir changer rapidement pour répondre à leurs problèmes quotidiens ; d'autres mettent en doute la légitimité de certains acteurs du débat ; enfin, il y a parfois un manque d'idées attrayantes, comme pour le bâtiment à construire sur la dalle : est-ce par absence de besoin ou par manque d'implication ? Mais d'un autre côté, je constate aussi que les responsables politiques, même si certains soutiennent de bonne foi les démarches participatives, y voient souvent une contestation de leur mandat, un frein à leurs initiatives, une perte de contrôle sur la situation, sans parler d'une

perte de temps. Y a-t-il des raisons d'être optimiste et de croire que ces réticences finiront par disparaître ?

VL : Des moyens existent pour accompagner le changement de mentalité. En allant au-devant des habitants pour leur présenter le cadre et les ambitions d'un projet de transformation urbaine, en impliquant l'architecte dans la contextualisation du projet, on peut donner aux habitants une visibilité sur son déroulement. On peut ainsi compenser très largement le sentiment de lenteur et donner aux habitants la satisfaction d'agir concrètement pour la transformation de leur quotidien. De même, il est possible de définir clairement dès le départ les règles qui s'appliquent aux instances de la démocratie locale. Un conseil de quartier, par exemple, n'est qu'un relais parmi d'autres pour faire participer le plus d'habitants possible à la gestion de la vie commune. Il faut accepter que cette instance puisse avoir un rôle délimité dans le temps, avec une forte utilité à certains moments, mais pas nécessairement tout le temps. D'autres solutions existent, comme l'évaluation sociale participative, qui consiste à aller trouver les gens, avec des questions et une écoute

appropriées, là où ils se trouvent. Une telle démarche est passionnante et permet une vraie représentativité mais elle nécessite du temps et des moyens. Les élus disent accorder beaucoup d'importance à la concertation mais en pratique bien souvent ils n'y consacrent que très peu de moyens ou très peu de temps. Or les citoyens estiment désormais que les élus n'ont plus le monopole des idées et des réalisations. Ils souhaitent que ceux-ci facilitent l'expression citoyenne, créent des cohérences et assurent les arbitrages. Un projet commun ne tombe pas du ciel mais est le résultat d'un désir exprimé, débattu, concrétisé, assumé par des citoyens eux-mêmes responsables. C'est principalement sur leur capacité à permettre la participation réelle des citoyens à la démocratie que nos élus actuels seront jugés lors des prochaines échéances.

ERIC WENDLING

* Enseignante à l'École nationale supérieure d'architecture Paris-Malaquais, chercheuse au laboratoire Architecture, culture et société

** animateur de la commission Urbanisme, transport, voirie

Quelques étapes de la concertation sur la dalle du périphérique

- Naissance du Collectif Malakoff - Paris - Vanves (MPV) : 2006**
- Première fête sur la dalle : 15/05/2007**
- Première réunion publique de concertation sur les jardins de la dalle du périphérique : 15/11/2007**
- Fin des travaux de construction de la dalle : 01/2008**
- Appel d'offres pour les jardins annulé pour vice de procédure : 2008**
- Mise en place par la mairie d'un comité de pilotage de la nouvelle concertation : 08/01/2009**
- Réunion publique du CdQ Didot - Porte de Vanves pour la préparation de la concertation : 17/02/2009**
- Remise d'un rapport présentant les**

- demandes des habitants, rédigé au sein du CdQ : 29/03/2009**
- Réunion publique de concertation (avec intervention du CdQ) : 30/04/2009**
- Réunions du comité de pilotage de la concertation : 09/03/2009, 25/05/2009, 08/06/2009**
- Discussions sur les propositions du CdQ et de MPV avec le cabinet Arpentere : 18/06/2009**
- Présentation de l'avant-projet d'Arpentere au comité de pilotage : 10/09/2009**
- Recueil des remarques et suggestions des habitants : de mi-octobre à fin novembre 2009.**

Cité de l'Eure

Les habits neufs de l'ACSEMD

ACSEMD, quel drôle de nom ! Pourquoi pas ascenseur ou accessit ? L'association culturelle et sociale Eure Maindron Didot* conserve son sigle mais fait peau neuve. Dès sa création en 1979, l'ACSEMD souhaitait offrir aux habitants de la cité de l'Eure, dans des locaux communs résidentiels mis à disposition par la société immobilière 3F, un cadre propice à l'exercice d'activités sociales, culturelles et sportives. Mais la baisse de fréquentation et la vétusté des locaux, dans cet ensemble d'habitat HLM, ont motivé le collectif des 14 associations (dont La Page) fédérées au sein de l'ACSEMD à constituer un nouveau projet social et culturel. Ce qui nécessite aussi de rechercher les moyens matériels et financiers pour le mettre en œuvre et pour rénover les 650 m² de locaux très éclatés sur différents niveaux, véritable labyrinthe peu propice à une bonne circulation : salle polyvalente, mini-théâtre, salles de réunion, crèche et locaux indépendants de Migrants Plaisance. Pour faire de ce lieu un espace sécurisé et attractif, l'ACSEMD a missionné un architecte et déposé une demande de subventions, notamment auprès de la Mairie.

"L'ACSEMD souhaite se réinsérer dans le tissu associatif local en recentrant ses actions en faveur des habitants du quartier", insiste Jean-Jacques Vally, son président, qui en explique les buts : "Développer la vie sociale dans le 14e, en particulier au sein des quartiers Pernety-Didot-porte de Vanves, en favorisant l'organisation d'actions culturelles et artistiques, sociales et sportives." Les associations proposent, en effet, des activités aussi variées que le tennis de table, les arts martiaux, le chant, la danse, le théâtre, le soutien sociolinguistique et l'accompagnement scolaire, sans oublier une crèche parentale. Elles s'engagent à offrir aux habitants de la Cité de l'Eure un accès privilégié par une offre tarifaire attractive (gratuité ou participation symbolique). Un partenariat est en cours avec l'association Florimont qui gère des locaux associatifs au Château ouvrier, rue Raymond-Losserand, afin d'élargir et d'harmoniser l'accueil des différentes associations et de favoriser



À la rencontre des habitants au forum de rentrée du 5 septembre.

les échanges entre elles.

Dans la lignée de la journée "portes ouvertes" de l'an dernier, la fête de rentrée de l'ACSEMD se tiendra le samedi 14 novembre (14h-18h ; 6bis, rue Hippolyte-Maindron). L'occasion pour les habitants du quartier de découvrir l'offre d'activités et de faire connaissance avec les militants associatifs. FRANÇOIS HEINTZ

* L'ensemble dispose de trois entrées distinctes : 6bis, rue Hippolyte-Maindron, 6, rue de l'Eure et 67, rue Maurice-Ripoche. Contact : 6, rue de l'Eure 75014. Tél. 01 45 41 46 54

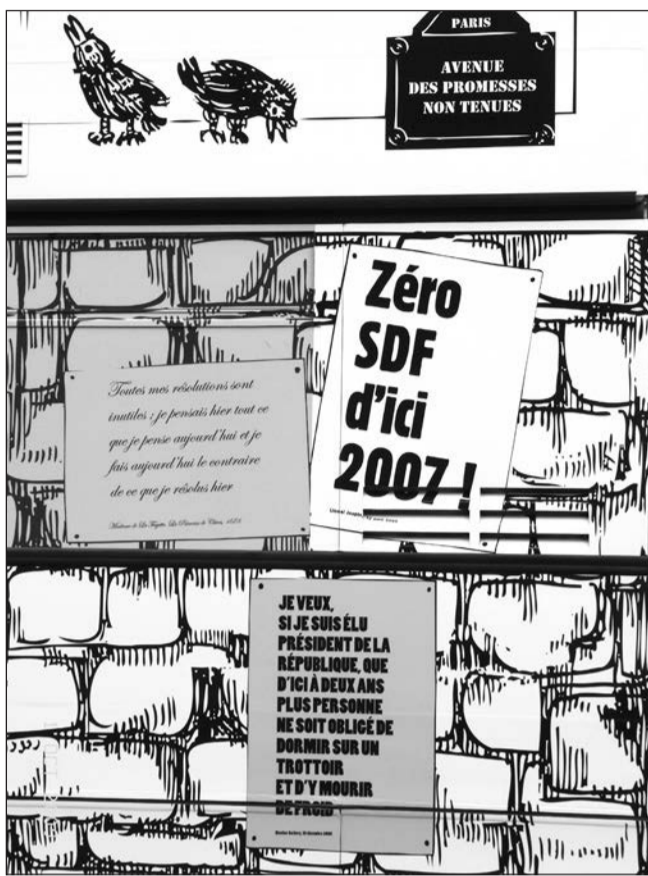
Un busabri pour accueillir les SDF

● Une maison roulante où les sans-abri peuvent se poser, se reposer et être conseillés.

SUITE DE LA PAGE 1 Ce bus a été mis sur pied par l'association Les Enfants du canal, au lendemain de l'action des Enfants de Don Quichotte en faveur des sans-abri, sur le canal Saint-Martin (hiver 2007). "Un busabri pour ne plus errer sous les abris", selon le mot du directeur des Enfants du canal, Christophe Louis. "Complémentaire du centre d'hébergement de l'association qui accueille 24 pensionnaires rue de l'Observatoire (voir La Page n° 76), il propose une solution d'accueil originale en allant à la rencontre des habitants de la rue", poursuit-il.

Retrouver un regard sur la vie

"Symboliquement, le bus s'est installé rue Froidevaux pour le jour de Noël 2008", précise François, travailleur social. Il fonctionne régulièrement depuis le mois de mars 2009, quatre jours par semaine, environ huit heures par jour (10h-18h). "Nous allons prolonger notre présence jusque vers 20h le soir et avons acquis un deuxième bus qui aura d'autres missions, par exemple au bois de Vincennes", annonce Charles. L'équipe d'accueil est constituée d'un chef de service, d'un travailleur social, d'un chauffeur et de quatre "travailleurs pairs" : c'est-à-dire "d'anciens résidents de l'association, salariés, qui ont eux-mêmes connu la rue et apportent ainsi leur expérience", explique Charles. Sans oublier des bénévoles, parfois des gens du quartier, comme Charlotte, jeune étudiante en



Avenue des promesses non tenues : détail de la décoration du bus.

médecine : "J'ai découvert le busabri au forum associatif de rentrée organisé par la mairie, en septembre dernier. Comme j'ai l'intention de faire du bénévolat au Samu social, cela constitue pour moi une expérience très enrichissante. Je me suis vite sentie à l'aise. L'on discute de choses et d'autres autour d'un café : étonnant à quel point ces gens de la rue sont au courant des actualités ! Ils parlent très facilement, s'inventent parfois des vies." De son côté, Io est venue de Suisse pour effectuer un stage social de quelques semaines. Elle est la fille du

designer franco-suisse Ruedi Bauer qui a conçu le décor en trompe-l'œil recouvrant le bus : un habillage micro-poreux qui permet de voir de l'intérieur sans être vu. "Une façon de retrouver un regard sur la vie sans subir celui des autres", analyse Charles.

Liberté, égalité, fraternité

Au-dessus de la porte d'entrée, ces mots : "Aux principes fondamentaux de la République." A l'intérieur, un bar-kitchenette permet de se préparer une boisson chaude pour ensuite s'installer sur les sièges du bus : 25 places assises, en tout. A leur disposition, des jeux, des bandes dessinées et des numéros de La Page, bien entendu ! A l'étage, un bureau où le travailleur social reçoit en toute confidentialité. Il oriente ceux qui le souhaitent et entame certaines démarches administratives (logement, RMI, santé, etc.). Une cloison sépare un espace comprenant deux couchettes où se reposer quelques heures. L'autre extrémité est en cours d'aménagement. "Nous avons demandé aux utilisateurs ce qu'ils souhaitaient en faire, explique Charles : un salon, ont-ils répondu. Sans doute pour se réconcilier avec un certain confort !"

Si, ces temps derniers, le bus accueillait entre 13 et 30 personnes par jour, la demande se renforcera dès l'hiver. Le 24 décembre prochain, un réveil sera organisé à bord de cette maison unique en son genre.

FRANÇOIS HEINTZ

Economie sociale et solidaire

● Emmaüs a posé ses valises rue d'Alésia



PHOTO : FRANÇOIS HEINTZ

Juste en face de la caserne des pompiers (métro Plaisance), au 191, rue d'Alésia, Sylvie nous accueille dans "sa" petite boutique Emmaüs Alternatives*, ouverte depuis août 2008. Ce magasin s'adresse à tous : à ceux qui viennent déposer comme à ceux qui viennent acheter. Vous y trouverez surtout des vêtements, pour femmes, hommes et enfants mais aussi des accessoires et quelques petits objets, livres, CD, DVD... Si vous ne trouvez pas chaussure à votre pied lors d'une première visite, pas de panique : repassez régulièrement car les arrivages sont quotidiens. Ici, pas de troc ni de marchandage et les prix sont affichés sur les articles : de 5 à 8,50 euros les jupes, de 6,50 à 8,50 les pulls, de 8,50 à 12,50 les vestes et de 25 à 30 les impers et les manteaux.

Quelques ventes exceptionnelles sont organisées : en octobre la maroquinerie et d'autres dates seront affichées en vitrine. Sylvie explique très clairement l'esprit solidaire de ce commerce pas comme les autres : "C'est vraiment ouvert à tout le monde : donateurs, acheteurs, riches et moins riches peuvent se faire un p'tit plaisir facilement et cet achat fait du bien à beaucoup de monde". Elle nous fait remarquer avec fierté que "la boutique est bien rangée, plutôt par couleur que par taille, et que les vêtements sont impeccables". Ils sont en effet déposés dans les boutiques par les donateurs, puis emportés en atelier pour être triés, lavés

et repassés avant d'être mis en vente pour une deuxième vie.

C'est un bel exemple d'économie sociale et solidaire qui permet, avec les cinq boutiques actuelles et l'atelier de Montreuil, de mettre en place des chantiers d'insertion pour plus de cent salariés par an, de faire vivre des dispositifs d'hébergements et d'accueil de jour, d'instruction et de suivi RMI/RSA.

On connaissait déjà le grand dépôt-vente Emmaüs Défi (mobilier, vaisselle, électro ménager etc.) mis temporairement à disposition par la Ville de Paris au 80, bd Jourdan, ouvert au public le samedi depuis décembre 2007 (voir La Page n° 79). Ce dernier devra finalement fermer au printemps 2010 afin de laisser la place au vaste chantier de démolition et de construction qui doit démarrer porte d'Orléans au niveau de la gare des bus.

Notons enfin que si 2009 est le soixantième anniversaire de la création de la toute première communauté Emmaüs, fondée en 1949 par l'Abbé Pierre, on pouvait lire dans Le Monde du 22 septembre dernier que la crise frappe vraiment à toutes les portes : "Confronté à la concurrence des vide-greniers, trocs et ventes Internet entre particuliers, Emmaüs a vu ses ventes baisser de 8%". Même là...

CÉCILE RENON

* Emmaüs Boutique : 191, rue d'Alésia de 11h à 14h et de 15h à 19h sauf dimanche et lundi matin.

Gâchis à l'hôpital Bellan

● La fermeture complète de l'hôpital est programmée pour 2014

L'hôpital Léopold-Bellan, entre la place de Catalogne et la place Brancusi, est ce qu'on appelle un hôpital de proximité. Créé en 1920, il reste à taille humaine (120 lits), avec un personnel stable, où tout le monde se connaît et où le patient est considéré "comme une personne globale". Ouvert sur le public local, notamment avec son service de laboratoire, il a su créer un certain nombre de pôles d'excellence, ce qui est reconnu d'ailleurs par l'Agence régionale d'hospitalisation d'Ile-de-France (ARHIF) : proctologie (spécialité traitant des maladies de l'anus et du rectum), - service dont sont issus de nombreux spécialistes d'autres hôpitaux français - sclérose en plaques, maladie de Parkinson, chirurgie orthopédique du pied. La qualité de ces services est fortement appréciée au niveau régional et national, certains malades venant même de l'étranger. Une pétition de soutien au service de sclérose en plaques, initiée par les patients eux-mêmes et dont "La Page" s'est fait l'écho (cf. n° 84), vient de recueillir 4.000 signatures.

L'hôpital est un établissement de la Fondation Léopold-Bellan qui en possède une quarantaine. S'il relève du secteur privé, il est régi comme d'autres institutions du même type par une convention particulière de 1951, reconnaissant son caractère non lucratif et

sa participation au service public hospitalier, en conséquence, sans dépassement d'honoraires. Il en découle une faible rentabilité et même un léger déficit (2 millions d'euros) qui pourrait être facilement couvert par les bénéfices des autres établissements de la Fondation.

Pourquoi casser ce qui marche ?

"Rationalisation", rentabilité, profit sont désormais les maîtres mots de notre politique hospitalière. Dans le cadre de la réorganisation en cours, l'Agence régionale veut d'abord supprimer le bloc opératoire et, dès 2009, les quatre pôles d'excellence. L'opération était même prévue pour le 31 juillet mais les syndicats ont pu, avec leurs avocats et l'appui d'un cabinet conseil, mettre en évidence des vices de forme pour la repousser jusqu'à la mi-octobre 2009. 133 postes devraient être supprimés avant la fin de l'année, soit le tiers du personnel. L'Agence prévoit la fermeture complète de l'hôpital en 2014, pour y réaliser un établissement d'hébergement pour personnes âgées dépendantes (EHPAD), réputé plus rentable financièrement.

Tout le monde peut comprendre la nécessité, dans certains cas, d'améliorer les institutions, de supprimer des doubles emplois, de favoriser des synergies. Mais ce qui frappe dans cette volonté de

"rationalisation" c'est surtout le flou des objectifs et des procédures, aussi bien du point de vue du projet hospitalier (on parle de transfert de certains lits vers l'hôpital Saint-Joseph ou Sainte-Marie mais en nombre limité, sans certitude et sans précisions), que de l'avenir du personnel. Rien n'est clair dans ce qui est appelé "le plan de sauvegarde de l'emploi", sauf que le personnel ne se sent absolument pas considéré malgré son expérience et son ancienneté, qu'il y aura de nombreux licenciements avec peu d'indemnités et peu de possibilités de reclassement pour certaines catégories (agents de service hospitaliers, brancardiers, secrétaires...). Les médecins s'en sortiront aisément et seront bien indemnisés, mais tout le capital d'expertise et de connaissances accumulés depuis de nombreuses années sera perdu ou éparpillé. Un beau gâchis à tous points de vue.

La France s'enorgueillissait, il y a peu, de la qualité de son système sanitaire. L'Organisation mondiale de la santé (OMS) la classait première en 2000, ce qui n'est plus le cas dans son dernier rapport, résultat sans doute des nouvelles orientations politiques en ce domaine.

A l'heure où nous imprimons, le collectif a reçu le soutien de la mairie du 14^e et des deux députés concernés.

DOMINIQUE GENTIL

Petit déjeuner revendicatif du Collectif logement



Devant Broussais, le mardi 13 octobre à 8h45, des membres du Collectif se mobilisent contre les expulsions et pour la création de logements sociaux dans le projet en cours. Prochains rendez-vous, Place Flora Tristan, tous les mardis à 8h30. (PHOTO : D.R.)

Art-thérapie à l'atelier Les Pinceaux Pour peindre sa vie en rose !

Installé depuis 1995 dans le quartier Pernety, l'atelier Les Pinceaux offre toute l'année des activités d'expression plastique, sous forme de cours ou de stages, à un public varié, allant des tout petits aux adultes. Son activité principale est moins connue ; ce même lieu abrite un centre de formation à l'art-thérapie et propose des séances individuelles ou en groupes.

L'art-thérapie a pris naissance en milieu psychiatrique au début du XXe siècle. Aujourd'hui, cette discipline s'adresse aux professionnels des secteurs de la santé, de l'éducatif, du social ou de l'art. La formation comporte deux pôles : la

connaissance du développement psychique et celle de l'activité artistique, complétées par des stages pratiques. Le Centre de formation à l'art-thérapie Les Pinceaux est né en 1982 de l'expérience conjuguée de ses fondatrices : Gladys Jarreau¹⁾, plasticienne, et Sara Païn²⁾, professeur en psychologie. Une équipe pluridisciplinaire d'une vingtaine de professionnels, intervenant par ailleurs dans des institutions spécialisées auprès d'enfants, de jeunes et de personnes âgées, dispense en trois ans une formation qualifiante à l'utilisation des médiations plastiques dans une démarche thérapeutique. La formation est accréditée par la Fédération française des arts-thérapeutes³⁾. De plus, prenant appui sur ses vingt-cinq ans d'expérience, le centre organise des rencontres et des stages d'initiation d'une journée ou d'un week-end, ouverts à tous.

Un espace d'art-thérapie, pour qui ?

Il s'agit toujours d'une démarche volontaire. L'art-thérapie s'adresse à toute personne aux prises avec des difficultés et des souffrances liées à des moments de

crise, de rupture personnelle ou sociale à tous les âges de la vie. A l'enfant en difficulté scolaire, elle apprend à questionner sa démarche face aux obstacles et à trouver des solutions, des moyens de s'adapter. Cette créativité ouvre à la curiosité et au désir de connaissance propres à faciliter d'autres apprentissages. L'art-thérapie est proposée en accompagnement de traitements liés



Photo : D. R.

aux troubles du comportement (anxiété, agressivité, addictions, état dépressif), aux troubles psychosomatiques et aux handicaps psychomoteurs. "L'art-thérapie permet d'aborder les problèmes douloureux d'une autre manière et de se découvrir créatif", indiquent Patricia Riverti et Martine Poutiers, responsables pédagogiques des Pinceaux.

Le choix des matériaux et des techniques proposé relève du savoir-faire de l'art-thérapeute. Des expériences variées (peinture, dessin, modelage, gravure, fabrication de volumes) offrent autant d'occasion de se confronter à soi-même. La séance d'une heure, en individuel ou d'une heure et demie en groupe, s'inscrit dans une progression. Quelle que soit la visée, "il s'agit avant tout d'un espace d'atelier et d'un travail plastique", insiste Isabelle Jarreau, plasticienne et responsable du lieu. Elle a fait entrer la bande dessinée et le cinéma d'animation dans le programme des activités.

S'ouvrir davantage sur le quartier

L'atelier, une ancienne boutique, est un espace neutre, fonctionnel, aménagé selon une logique plus étudiée qu'il n'y paraît pour répondre aux différentes fonctions : accueil, travail individuel, travail en groupe, assis, debout...

Il n'a pas changé depuis des lustres, comme indifférent aux sollicitations de la mode. L'ouverture sur le quartier ? Pour le moment les demandes émanent principalement de parents adressés par le réseau médico-social des intervenants. Le désir d'accueillir les enfants du quartier est là. Mais le coût reste un obstacle. Il faut compter au minimum 30 euros la séance. Une demande de subvention auprès de la mairie est en cours, en vue de faciliter l'accueil des enfants en difficultés scolaires et sociales. En fait, compte tenu de son expérience et de son savoir-faire, on pourrait souhaiter que Les Pinceaux entrent dans la danse des échanges et des partenariats que tissent nombre d'associations du 14e.

FRANÇOISE COCHET

1) Auteure avec Sara Païn de Sur les traces du sujet, Théorie et technique d'une approche art-thérapeutique, Delachaux et Niestlé, 1994

2) Auteure de Les fondements de l'art-thérapie, l'Harmattan, 2007

3) FFAT, 104, bd Arago 75014 <http://ffat.free.fr>. Il n'existe pas de diplôme d'Etat d'art-thérapeute. La formation est dispensée par quelques universités et par des organismes privés et relève de la formation professionnelle.

Repères

A TEPP-CEFAT (Atelier d'expression plastique Les Pinceaux-Centre de formation à l'art thérapie) Association loi 1901, 16, rue Francis-de-Préssens 75014

Secrétariat lundi, mardi, jeudi, vendredi de 10h à 12h30 au 01. 45. 41. 00.06 - www.lespinceaux.org

Journée d'échanges plastico-cliniques : "Corps, musique, empreinte", le samedi 28 novembre 2009 de 10h00 à 16h30 (50 euros-75 euros). Inscription : atelierlespinceaux@free.fr

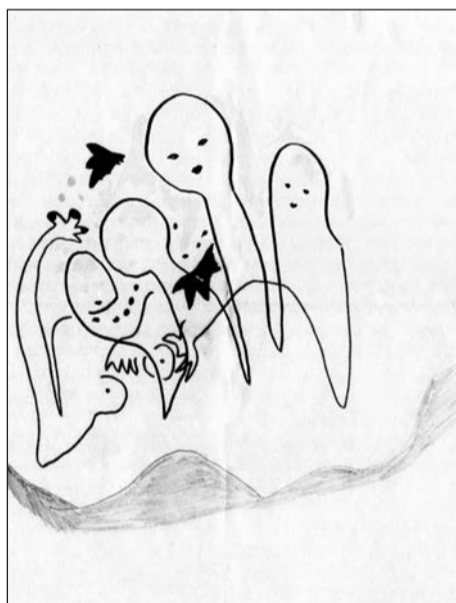
Autistes

Quel regard porter sur ceux qui souffrent ?

En juin dernier, dans le 14e, trois manifestations fort différentes ont traité à leur manière la question de l'autisme et des autistes.

A l'Institut de puériculture, un colloque de psychanalystes "Autismelting-pot", constate l'inflation d'un terme qui perd son sens, en devenant simple synonyme d'absence de communication, et met en avant l'intérêt d'une parole créatrice comme celle qu'une cure peut faire surgir. Intéressée par ce constat, je suis allée, au théâtre de la Cité internationale universitaire, à un débat proposé en introduction de "Au bois dormant" (texte de Marie Desplechin et chorégraphie de Thierry Thieû Niang), puis au restaurant Les Cercles bleus qui exposait des dessins et une lecture autour des deux livres de Claudie Montellier "Le regard du néant" et "Le regard vivant".

La directrice du théâtre introduit le débat entre la salle d'un côté, les artistes et les psychologues de l'autre : installés au pied de la scène, Thierry Thieû Niang, Marie Desplechin, Patrice Chéreau, Howard Butten et le psychologue Sébastien Garnereau. Une pratique artistique peut-elle faire sortir de leur enfermement les enfants, adolescents ou adultes appelés autistes et qui sont tous si différents les uns des autres ? Un dialogue animé s'instaure alors dans le théâtre rempli de gens de tous âges et de professions diverses (photographes, artistes, animateurs, psy, médecins ou pas), tous concernés familialement et/ou professionnellement par l'autisme. Récits d'expériences et questions se succèdent. Puis, brutalement, un film est projeté. Intitulé "Seuls", en noir et blanc, sans texte ni parole, le film montre en gros plans des enfants abandonnés, en proie à des stéréotypes lancinants. L'amplification des sons assourdit le spectateur choqué et mis à mal. Le film est bref. Le temps de me demander ce que je fais là, de commencer à rassembler mes affaires pour partir et c'est fini. Des larmes et des protestations se font entendre dans



Un dessin extrait du livre Le regard vivant.

la salle. Une question se pose : pourquoi imposer une telle violence, aux enfants ainsi filmés, aux spectateurs ? est-ce pour mettre en valeur le spectacle qui sera donné plus tard ? Patrice Chéreau questionne : quelle est la limite, dans un tel film, entre esthétisme et voyeurisme ? Les paramètres de la visée d'un spectacle qu'elle soit thérapeutique, pédagogique ou esthétique demanderaient à être explicités ! En tout cas, le débat n'est pas clos et il se poursuit dans le restaurant et les jardins de la Cité internationale. Autour d'une soupe chaude, d'un verre de vin, les spectateurs de tout à l'heure se cherchent, se regardent et se parlent. On en avait besoin. On se sourit, heureux de s'éprouver de nouveau simplement humains en quête d'échange. Presque tous, nous retournons dans la salle assister au spectacle "Au bois dormant". Mais le cœur n'y est plus !

"Regarder, ce n'est pas voir, c'est comprendre"

La question de Patrice Chéreau n'a pas cessé de résonner. Et si au lieu de donner à voir "les fous", en les transformant

en acteurs de scénarios construits par nos peurs et nos ignorances, on se penchait justement sur la place et le sens du regard ? Or, c'est ce que propose Claudie Montellier dans ses deux ouvrages*. Le dernier, "Le regard vivant", est illustré de dessins de personnages aux corps généreux, explosant de joie et d'amour de la vie, réalisés par une jeune femme autiste au moment où elle est sortie de son extrême solitude. Ce qu'elle donne à voir, au-delà de la souffrance, est un monde intérieur riche, sensible, chaleureux, dans la beauté des corps qui se rencontrent. Exprimer, donner à voir font partie de l'élan où elle se construit. Les murs des Cercles bleus sont couverts de ces dessins. Michel et Emmanuel, qui nous accueillent, commentent avec enthousiasme la pureté du trait, la vivacité des couleurs, l'ambiguïté de certains dessins montrant des doigts ventouses ou tranchés. Bien vite, la lecture des livres nous rassemble autour d'une table, devant un verre. A la fois techniques et sensibles, ces livres rapportent d'une façon claire et accessible à tous ce qu'il en est du rôle du regard dans la prise en charge thérapeutique des enfants autistes et, au-delà, dans le développement de tout un chacun. Tous, un jour ou l'autre, nous pouvons être confrontés à l'énigme de ces regards vides ou périphériques qui toujours évitent l'échange, à la violence extrême de ces êtres en souffrance. La légende de Persée, vainqueur de Méduse dont le regard pétrifie, permet à Claudie Montellier de montrer que l'enjeu du combat contre la souffrance psychique n'est rien moins que de devenir humain. Espérons que l'auteur reviendra bientôt dans le quartier nous parler de son expérience, autour d'une table où nous pourrions échanger impressions et regards.

ELISABETH PRADOURA

* "Le regard du néant" et "Le regard vivant" sont à commander à l'association Pour l'autiste, 74, bd du Montparnasse, 12 euros chacun.

Art et art-thérapie, quelle différence ?

On s'initie aux arts plastiques, par exemple, pour son plaisir ou à des fins professionnelles. Dans ce domaine les progrès sont évalués à l'aune de la maîtrise technique, de l'esthétique, de la puissance d'expression ou de l'originalité des œuvres. Le jugement se fait d'un point de vue de spectateur. On entreprend une démarche d'art-thérapie pour aller mieux, se connaître mieux, vivre mieux. L'art-thérapie utilise la

pratique artistique comme moyen de communication et de transformation personnelle. L'art-thérapeute s'intéresse au vécu de la personne confrontée à la matière (peinture, argile...), interroge ses expressions verbales et non verbales et soutient la production d'une œuvre. Ce qui importe dans l'objet créé, c'est le sens que son auteur lui donne. Art et art-thérapie se complètent. La différence est du côté de l'intention.

Dédale de Nuit

Concert de Fleur, La Parisienne libérée, perchée avec ses amis sur la chaufferie de Broussais : un des spectacles du parcours de Dédale de nuit, organisé par un collectif d'associations lors de la Nuit blanche.



Photo : Agnès Bourjignion

Abonnez-vous à La Page

Six numéros : 10 € ; soutien : à partir de 15 €. Abonnement pour chômeur et étudiant 8 €. Adressez ce bulletin et votre chèque à l'ordre de L'Equip'Page : 6, rue de l'Eure 75014.

Nom.....
Prénom.....
Adresse.....
Email.....

Piscine et handicap

Dur, dur d'être dans le bain !

En été, trouver une piscine accessible et atteindre l'eau du bain représentent un véritable parcours du combattant pour les personnes handicapées.

11h15 : départ du foyer, rue Lebois dans le 14e.

11h30 : arrivée à la piscine de l'Aspirant-Dunand, près de la mairie du 14e,

11h35 : achat des tickets d'entrée

11h40 : discussion avec les employés de la piscine : l'ascenseur est en panne ! Aucun employé municipal ne peut prendre la responsabilité de porter Mathilde (50 kg) et Bertrand (60kg).

Changement de cap !

11h45 : appel de l'agent d'accueil à la piscine de la Butte-aux-Cailles. Le fauteuil-élévateur électrique de cette piscine fonctionne, on a accès au bain ! Allons-y !

11h50 : remboursement des tickets

11h55 : départ pour aller prendre le bus 62 à Alésia.

12h05 : le 62 arrive. Zut ! Celui-ci n'est pas conçu pour accueillir des fauteuils roulants. Attendons le suivant.

12h10 : un deuxième bus 62 arrive. La machiniste dit que le système fonctionne. Mais, petits problèmes : un camion mal garé empêche le bus de se placer près du trottoir et, de toute façon, des barrières de sécurité pour les enfants des écoles rendent la montée impossible. Elle propose gentiment de nous attendre à l'arrêt suivant. Cavalcade pour rattraper le bus.

12h15 : le système fonctionne et comme le bus articulé comporte deux

voitures, nous pouvons monter avec les deux fauteuils.

12h25 : arrêt à l'église de Tolbiac et remontée de la rue Bobillot.

12h35 : arrivée à la piscine de la Butte-aux-Cailles. Achat des tickets d'entrée.

12h40 : contrôle des tickets.

Pas possible d'entrer ! La piscine équipée d'un siège électrique est fermée ; seules les aquagymnastes qui sont actuellement en cours sous la surveillance de leur moniteur maître nageur ont le droit d'y accéder. Donc pas possible d'aller se baigner, faute de maîtres nageurs disponibles : quatre sur huit sont occupés par les deux piscines extérieures ! Nous sommes pourtant quatre accompagnatrices dont une ayant un diplôme équivalent au diplôme requis. Le personnel est désolé ; l'entrée nous est refusée !

12h45 : coup de fil au maître nageur responsable de la piscine pour tenter de trouver une solution. Nothing to do ! Nada que hacher ! Malgré nos qualifications en natation, rien n'y fait.

12h50 : alors, on se casse et on se fait une bouffe !

Pour la deuxième fois : remboursement des tickets d'entrée.

12h55 : arrivée du maître nageur en chef.

Petits échanges entre gens civilisés :

– "Tout va bien dans le meilleur des mondes. Ceux qui n'ont pas de chance, n'ont jamais de chance ! Bon bain aux aquagymnastes ! On reviendra une autre fois. Un jour avec ..."

– "Attendez, attendez, on va pouvoir s'arranger. Un maître nageur accepte de

vous surveiller, en prenant sur sa pause déjeuner."

13h : Alléluia ! Alléluia !

13h10 : tout le monde est en maillot. Le fauteuil-élévateur électrique fonctionne. L'arrivée dans l'eau surprend. Dur, dur d'être dans le bain !

13h15 : le maître nageur nous met la musique disco de l'aquagym à fond les manettes, c'est génial ! En plus, le grand bain de la piscine de la Butte-aux-Cailles seulement pour nous cinq, un rêve !

Mathilde et Bertrand rigolent, gigotent. Le maître nageur les charrie, on danse tous ensemble, c'est super !

Leurs corps, entourés de bouées ou de boudins, flottent à la surface de l'eau, légers, légers.

Mathilde bat des pieds, déplace ses bras. Bertrand reste immobile en surface. Il claque des dents, mais ne veut pas sortir. C'est trop bon.

14h : sortie du bain et petit bronzing derrière les baies vitrées.

L'accès extérieur n'est malheureusement pas possible aux fauteuils. Il suffirait pourtant d'un presque rien, un simple socle en bois, légèrement incliné...!

Bon, ce sera pour un prochain combat !

14h30 : départ de la piscine pour un repas bien mérité.

ANNIE MOTEL,

AVEC L'ACCORD DE MATHILDE ET BERTRAND.

Merci au beau et gentil maître nageur remplaçant qui nous a accueillies comme des princesses. Chapeau aux accompagnatrices pour leur humour, leur self-control et leur persévérance !

La mer à Paris

Réalisez vos rêves d'embruns !



La pointe du Toulinguet (PHOTO : FRANÇOIS FEUILLEBOIS / GCAL)

Le Groupe de croisière au large (GCAL) vient de jeter l'ancre à la Maison des associations où se tiennent ses réunions hebdomadaires, ouvertes aux adhérents, le jeudi soir. Créée en 1972 par des étudiants passionnés, cette association affiliée à la Fédération française de voile est toujours animée par des bénévoles dont l'objectif est "la formation à la croisière et la promotion d'activités nautiques sur ses propres bateaux, basés à Ouistreham, près de Caen."

Pour faire apprécier la croisière à la voile au plus grand nombre, il faut, bien sûr, pratiquer des tarifs attractifs tout en couvrant les frais annuels inhérents au bon fonctionnement des deux bateaux du GCAL : un 9 mètres et un 8 mètres. Mission accomplie !

Les chefs de bord proposent le jeudi soir des cours théoriques pour 50 euros d'adhésion annuelle. A ce prix-là vous naviguerez en salle et vous pourrez vous familiariser avec les vents, les marées, la météo marine, la lecture d'une carte, les règles de routes, le balisage, les manœuvres de jour et de nuit, la navigation par gros temps et vous

pourrez même apprendre comment faire le point.

Pour 40 euros supplémentaires, vous testerez un véritable week-end en mer (une trentaine environ est organisée chaque année) et si le cœur vous en dit, vous participerez ensuite à une croisière d'une semaine (260 euros par personne). Ne sont compris ni le transport aller-retour de Paris au port d'embarquement, ni la caisse de bord (nourriture et boissons).

Les zones de navigation sont principalement la Manche et l'Atlantique nord : baie de Seine, îles anglo-normandes, Bretagne, Irlande, les côtes anglaises. Remonter la Tamise est même parfois au programme. Pour plus de sûreté, commencez plutôt par un jeudi soir à la Maison des associations : vous n'aurez pas besoin de chercher vos botes, de savoir d'où vient le vent ni où en est la marée. Un cahier, un crayon, une carte marine et un compas à pointe sèche vous suffiront.

CÉCILE RENON

Détails et programmes sur www.voile-gcal.com

Ateliers d'écriture à la carte

Si le cœur vous en dit, vous pouvez rejoindre l'un des ateliers d'écriture de Pierre Frenkiel à la porte de Châtillon ou dans un lieu connu du 14e. Un, deux, trois ou quatre soirs par mois, au choix selon vos disponibilités, mais généralement le lundi ou le mercredi de 19h30 à 22h30, de petits groupes d'écrivains amateurs se réunissent dans un climat chaleureux et convivial pour, précise-t-il, "changer positivement sa relation à l'acte d'écrire et produire du texte spontanément."

Quelles que soient les consignes proposées, il s'agit d'écrire, tout simplement, et ça fait du bien ! Il faut préciser que l'animateur très expérimenté sait stimuler tout un chacun. Pierre Frenkiel, écrivain et membre de l'association Le Ciclop (bien connue des amateurs d'ateliers d'écriture), co-anime aussi dans le 14e un groupe intitulé "Histoires de vie". Un week-end suivi d'une journée sont spécialement consacrés à l'écriture théâtrale, en octobre, hors de Paris. Des ateliers à thème sont prévus une fois par mois, le samedi matin, le dimanche après-midi ou un samedi par trimestre toute la journée. Les tarifs varient en fonction de la durée de la séance, des ateliers suivis et des revenus de chacun.

Nous vous conseillons d'essayer la formule de prise de contact à petit budget actuellement mise en place jusqu'à la fin décembre : il s'agit d'une seule séance par mois, le mercredi soir de 19h30 à 22h dans un lieu différent à chaque fois. Il est préférable de téléphoner pour se faire préciser la date et l'adresse définitives. Nous avons testé avec beaucoup de plaisir cette formule hebdomadaire de P. Frenkiel qui se tenait au Moulin à café il y a trois ans environ. Grattent, grattent plumes ou crayons... C. R.

Contact : Pierre Frenkiel, 77, rue des Plantes. Tél. 01. 45. 41. 23. 42

Abonnez-vous à La Page

Six numéros : 10 € ; soutien : à partir de 15 €. Abonnement pour chômeur et étudiant 8 €. Adressez ce bulletin et votre chèque à l'ordre de L'Equip'Page : 6, rue de l'Eure 75014.

Nom.....
Prénom.....
Adresse.....
.....
.....

Tempo Vitraux, atelier de création et de restauration

Sur une place qui se cherche un nom (voir encadré), au carrefour des rues Bezout et Montbrun, Claudine Zidi et Emmanuel Javaloyes font vivre et revivre le vitrail traditionnel sous toutes ses formes, dans les règles de l'art. L'artisane et l'artiste ont ouvert leur atelier de création et de restauration dans ce quartier en l'an 2000 : Tempo Vitraux.* Ils y proposent également pour les amateurs débutants des cours d'initiation et de réalisation (renseignements sur place).

Formés auprès d'un maître verrier, Claudine et Emmanuel ont fait du chemin. Ils sont actuellement en train de restaurer avec enthousiasme les neuf baies du chœur de la chapelle du couvent Saint-François, situé rue Marie-Rose, à l'angle de la rue Sarrette : trois mois pour réaliser ce chantier avant l'hiver.

Claudine nous explique en quoi consiste les étapes de ce travail à la fois technique et minutieux entrepris en septembre sur un total de 54 panneaux (six panneaux par baie) qui datent de 1936 : "D'abord la dépose des vitraux puis le démontage des vieux plombs en atelier, le nettoyage pièce par pièce, le remplacement des pièces cassées non peintes, la remise en plomb neuf et la soudure à l'étain, le mas-



Les deux verriers en juin 2009 lors de la Journée portes ouvertes des ateliers d'artistes du 14e. (PHOTO : JOSÉE COUVELAERE)

ticage pour obtenir l'étanchéité et la rigidité et enfin la remise en place des panneaux dans les châssis existants". Ces vitraux qui en avaient bien besoin, vont bénéficier d'un sacré coup de jeunesse tant en rigidité qu'en luminosité. Ils vont ainsi retrouver leur couleur initiale, ravivant de facto la lumière dans la chapelle. Celle-ci est ouverte au

public tous les jours.

C'est aussi à Tempo Vitraux qu'a été confié le remplacement de toutes les "vitres claires" (vitrage des "jours" (ouvertures) du clocher de l'église Saint-Pierre de Montrouge lors de sa récente restauration. Par ailleurs, Tempo Vitraux est très impliqué dans "la création (fenêtres, garde-corps, portes, miroirs...) plutôt destinée aux particuliers", précise Claudine. Elle conclut : "C'est un métier où l'on ne compte pas ses heures, c'est le résultat qui compte : rajouter de la lumière, de la couleur et, quand le vitrail est posé, avoir l'impression qu'il a toujours été là !"

C. R.

*Tempo Vitraux, au 33, rue Bezout (ouvert du lundi au samedi).

Pour une place Jean-Dunand

Et si le carrefour Bezout-Montbrun prenait l'appellation de place ? Malgré les complications administratives inhérentes à ce genre de projet, Tempo Vitraux suggère place Jean-Dunand du nom du remarquable sculpteur-laqueur-décorateur art-déco (1877-1942) dont l'atelier se trouvait à deux pas, au 72,

rue Hallé. D'autres propositions ont été faites par des résidents, dont celle de place Rose des vents (le carrefour indique bien les points cardinaux), évoquant celle qui faisait partie de la commande que Dunand réalisa dans son atelier vers 1935 pour le paquebot Normandie, détruit en 1942 par le feu.

Les Jardins numériques

● Mettre l'outil numérique à la disposition de tous et faciliter les échanges.

Née en 2005, l'association commence avec les moyens du bord ! La première salle informatique ne fait que 18m² au 4^e étage d'un bâtiment géré par l'association Reille, face au parc Montsouris. L'espace est réduit mais l'ambition est grande ! L'association veut aller au-delà de la réduction de la fracture numérique. Son objectif : créer, gérer et animer des espaces numériques partagés sur la base de partenariats, d'échanges, d'expériences et de montages de projets avec les habitants et leurs associations. Et les jardiniers sont efficaces. La graine plantée, ils l'enracinent alors dans le terreau fertile du tissu associatif du 14^e arrondissement. Et grâce au dynamisme de l'équipe, les jardins grandissent. A chaque fois c'est une histoire de rencontres, d'où germe un faisceau d'idées, dont quelques-unes seront mises en œuvre sans plus tarder !

Loin du cyber-café

"Ce qui est bien aux Jardins Numériques (JN), c'est que nous nous entraînons et que nous échangeons nos savoirs en matière d'informatique", explique Marie-Jo, adhérente à l'association depuis sa création. "J'y viens surtout consulter mes mails car je n'ai pas d'ordinateur chez moi. Du coup, je rencontre des personnes de toutes catégories et de tous âges", continue Marie-Jo. Et c'est le but principal des Jardins : se servir de l'outil numérique pour que les gens se rencontrent dans une ambiance conviviale et connaissent d'autres lieux.

Les espaces sont souvent animés en partenariat avec d'autres structures : des amicales de locataires, des CHRS (*), des foyers de jeunes travailleurs ou des structures associatives (Le Château ouvrier, le centre social Didot). Ils installent les ordinateurs, assurent la maintenance. En échange, les structures mettent à disposition gratuitement des salles et des créneaux horaires pour permettre à leurs usagers mais aussi à ceux qui viennent de l'extérieur d'utiliser des ordinateurs et de suivre les formations. Cela va de la bureautique à la publication assistée par ordinateur en passant par la vidéo.

Relier les générations fait aussi partie des préoccupations de l'association. "Les trois-quarts de notre public sont des jeunes retraités (55/60 ans), jusqu'à 85 ans", précise Pierre Bissery, jeune président de l'association. En 2008, les JN ont initié un partenariat avec la Maison ouverte. Dans la continuité de ce partenariat, ils ont participé le 20 octobre dernier à une manifestation du Paris Point Emeraude (PPE). "L'idée c'est de montrer que l'informatique peut s'apprendre à tout âge". Des adhérents de l'association viendront ainsi témoigner de leur expérience et de ce que cela leur a apporté.

Décloisonner les quartiers

Aujourd'hui, les JN gèrent dix lieux situés la plupart dans le sud de Paris : de la porte de Choisy, en passant par la



Sous la tente, initiation des jeunes à l'informatique. (PHOTO : LES JARDINS NUMÉRIQUES)

Cité universitaire, la porte Didot, la porte de Vanves jusqu'à la porte Brancion. Ils sont également présents au Château ouvrier dans le quartier Pernety, dans le local de l'amicale des locataires de l'îlot Gergovie ainsi que dans le 19^e arrondissement. Pourquoi tant de lieux ? "Cela permet ainsi aux uns et aux autres de découvrir d'autres quartiers, de passer des frontières et d'aller voir ce qui se fait ailleurs", explique Pierre. "Nous avons souhaité créer un maillage territorial et social et mettre à disposition des ressources informatiques à proximité des personnes". De plus, les JN développent des partenariats avec les autres associations. Comme la réalisation du portail des jardins partagés et jardins d'insertion d'Ile-de-France avec l'association Graine de jardins.

Un portail multilingue d'accès au droit

Lutter contre les exclusions sociales est un autre thème développé par les JN. L'association travaille sur un projet de portail multilingue d'accès au droit, qui devrait être opérationnel fin 2009. Le but : "mettre sur Internet en français, en arabe et en chinois des points de droit", explique le président. Comme le prototype informatique Internet sera prochainement fini, "nous abordons la phase des contenus et cherchons des partenariats avec des associations juridiques, des personnes ou des associations pour les traductions et les contributions en lecture des articles fournis par les associations juridiques". Les articles fournis devront être accessibles à tous, permettront une première information servant à orienter les visiteurs vers des structures ou des associations adaptées ou spécialisées (les points d'accès au droit, les maisons de la justice et du droit, les permanences d'avocat...). Tous les articles traduits seront aussi lus grâce à un enregistreur audio/vidéo en ligne, installé sur le site. "Nous lançons dès maintenant un appel pour multiplier les partenaires (traducteurs, contributeurs pour lire et pour enseigner). Avis aux amateurs !"

Parallèlement, les Jardins mènent le projet de développer les échanges inter-associatifs. "Nous travaillons à la création d'outils permettant aux associations d'Ile-de-France - celles du sud de Paris et de la première couronne sud - de collaborer, de communiquer, de restituer leur travail et de mutualiser leurs pratiques". Pour voir si cela fonctionne, "nous allons commencer par créer la plate-forme des associations franco-italiennes", explique Pierre Bissery. Le but est de rendre visible leur travail aussi bien sur l'apprentissage de la langue, la mise en valeur des régions, les arts et les artistes, et de restituer la mémoire de l'immigration. Si cette première étape fonctionne, nous

irons plus loin et nous élargirons aux associations qui travaillent sur d'autres thématiques".

MURIEL ROCHUT

* Centre d'hébergement et de réinsertion sociale.

Céramique 14, le cru 2009

● Cette cinquième exposition a été organisée du 7 au 11 octobre à l'annexe de la mairie du 14^e

Deux paires d'yeux furent au rendez-vous. Ceux d'une super mamie et ceux d'une délicieuse enfant de neuf ans. Quatre mirettes émerveillées devant le spectacle de certains stands de l'exposition Céramique 14, fidèle désormais au rendez-vous d'octobre depuis cinq ans.

Les mamies rejoignent sur leur rivage enfantin l'imaginaire des petites filles surtout lorsque les artistes s'en mêlent : Elsa Alayse, Hélène Sellier-Duplessis, Gabrielle Auzolle et Myung-Joo Kim (qui demeure dans le 14^e) déploient dans un réel tout en terres souvent colorées, des formes, des personnages, des animaux de contes de fées. Nous étions l'une comme l'autre à notre affaire, emportées dans un rêve tout éveillées. L'enfant désignait les totems, les fées, les monstres, tentant de démêler le "pour de vrai" du "pour du faux".

Cependant, les formes les plus épurées ou les plus extravagantes ont été celées dans la terre par d'autres créateurs ou créatrices pour satisfaire au sérieux des adultes en mal d'aventures esthétiques. J'en veux pour exemple les créations



Les amoureux, faïence de Myung-Joo Kim. (PHOTO : D.R.)

magistrales de Daniela Schlagenhauf (dont je possède moi-même une pièce datant de bien des années). Quelle gigantesque progression depuis lors, quel chemin parcouru ! Plissements, froissements, ondulations de grès ou de porcelaine et papier mêlés laissent pantois devant tant de complexes perfectionnements du mouvement donné à un matériau si connu et tellement ignoré dans ses possibles : la terre.

Vous n'êtes pas allés cette année à Céramique 14, courez-y l'année prochaine ; vous serez épatés, ravis, enchantés.

YVONNE RIGAL

Bernard Lajarrige (1912-1999) Un grand second rôle

Le comédien Bernard Lajarrige, de son vrai nom Bernard Paul Leynia de La Jarrige, s'éteignait à l'hôpital Saint-Joseph, en mai 1999, à l'âge de 87 ans. Les habitants du quartier de l'Observatoire se souviennent de cette grande silhouette reconnaissable entre toutes, que voisins et admirateurs guettaient pour échanger un "bonjour" ou quelques mots amicaux. Pourtant, peu d'entre eux connaissent sa carrière d'artiste dramatique.

Ses souvenirs viennent de paraître à titre posthume : "Mémoires d'un comédien au XX^e siècle, Trois petits tours" chez L'Harmattan* apportent un témoignage émouvant, lucide et spontané sur sa vie familiale et professionnelle.

Tout enfant déjà, il disait à ses parents : "Quand je serai grand, je ferai ma poire !". C'est donc tout naturellement que germe en lui la vocation d'acteur. Il rencontre en 1931 Léon Chanceler, ancien disciple de Jacques Copeau, qui recrute des jeunes gens de bonne volonté parmi les scouts de France pour en faire des comédiens. Avec Maurice Jacquemont, Olivier Hussenot, Jean-Pierre Grenier, entre autres, il dresse le tréteau sur les places, dans les granges ou les salles de patronage de province ou de banlieue à la recherche d'un public populaire. Au cours des répétitions d'Antigone adaptée par Léon Chanceler, il rencontre sa future épouse Pauline Simon, une fille des peintres Jeanne et Lucien Simon qui ont laissé, la première, une fresque dans l'église Saint-Dominique, le second deux toiles dans l'église Notre-Dame-du-Travail. Toute sa vie, il vivra dans la maison d'artiste de ses beaux-parents, rue Cassini.

"Au théâtre ce soir"

Après trois années passées chez des amateurs, il s'inscrit au Cours Simon et fait la connaissance de François Périer, Bernard Blier, Michèle Morgan, Madeleine Robinson et Jacques Castelot. Il fait d'abord de la figuration au théâtre et au cinéma et obtient son premier succès en 1943, avec le rôle de Barbarin dans les J3 ou la Nouvelle école de Roger-Ferdinand, aux côtés de François Périer



Fernandel et Bernard Lajarrige. (PHOTO : D.R.)

et Jacqueline Porel. Il interprète la pièce 1003 fois aux Bouffes Parisiens.

Remarqué par les meilleurs réalisateurs de sa génération, Gilles Grangier, André Hunebelle, André Berthomieu, Jacques Becker ou René Clair, il côtoie les vedettes Maurice Chevalier, Gérard Philippe, Martine Carol, Pierre Larquey, Daniel Gélín ou encore Fernandel. Bernard Lajarrige partage alors son activité de comédien entre le cinéma et le théâtre. Il se produit dans les plus grands théâtres parisiens - Théâtre du Gymnase, Bouffes Parisiens, La Michodière, le Daunou - interprétant aussi bien des rôles du théâtre de boulevard que ceux du répertoire classique. Tous les modes d'expression l'interpellent. Il va ainsi accepter de se plier aux exigences des opérateurs et des

réalisateurs des premières émissions de télévision. Il participe, entre autres, aux premiers enregistrements de la célèbre émission de Pierre Sabbagh, "Au théâtre ce soir".

Ayant à son actif quelques soixante-cinq pièces de théâtre, plus d'une centaine de films et de participations à la télévision, Bernard Lajarrige fait partie de ces grands seconds rôles qui pendant un demi siècle ont procuré joie et bonheur à plusieurs générations de spectateurs.

CHRISTELLE ET JOSÉ OGAB

José Ogab est le petit-fils du comédien, mél : ogab@orange.fr

* L'Harmattan (collection Graveur de mémoire), octobre 2009, 234 pages, 25,50 euros.

Les Jardins numériques en chiffres

Adhésion : individuelle : 10 euros/an
Association : participante : 30 euros/an, partenaire : 50 euros/an, associée : 100 euros/an

Coût d'une formation : 3 euros/heure pour les initiations ; 5 euros/heure pour les ateliers et stages

Les lieux dans le 14^e : avenue Reille, le pôle culturel Maurice Noguès, le centre social Didot, l'îlot Gergovie, le Château ouvrier

9, place Marcel-Paul - Tél. 06.28.06.74.01
jardins.numeriques@gmail.com
www.jardins-numeriques.net

● L'Equip'Page...

est l'association éditrice de La Page.

Vous pouvez en devenir membre et, ainsi, participer à notre travail.

Cotisation annuelle : 10 €.

Envoyez vos chèques à l'ordre de L'Equip'Page : 6, rue de l'Eure, 75014.

La vie du rail en 140 histoires

● Un livre qui décrit avec humour l'univers du train et tente de réconcilier les Français et leurs cheminots.

Petit-fils d'agent SNCF, Didier Le Gorrec explique pourquoi il a écrit "La drôle d'histoire du train et des cheminots" : "J'adore le train et je supporte mal l'idée que le cheminot soit souvent mal vu par mes contemporains. Mon but est de prendre le contre-pied des clichés du genre : "des paresseux", "des privilégiés". J'ai voulu décrire leur univers, leur vie quotidienne et valoriser leur métier. A bord des trains, ils font un travail très à part, souvent difficile entre les horaires décalés, les découchés fréquents, les confrontations aux comportements agressifs de certains voyageurs." Combien de fois Didier Le Gorrec a-t-il pris le train avec Marguerite, sa grand-mère maternelle, qui fit toute sa carrière à la SNCF, et à qui il dédie ce livre ! Une famille de Bretons qui, bien sûr, habitait le 14e : de la rue de Gergovie au square Delambre. Didier ne déroge pas à la règle ; il demeure passage d'Enfer !

L'auteur a interviewé une vingtaine de cheminots effectuant des métiers très divers. La vraie vie du train et des cheminots : 140 histoires courtes, illustrées par huit dessinateurs (dont Nono,



illustrateur au Télégramme de Brest), racontent l'évolution du chemin de fer et ses métiers mais aussi des anecdotes piquantes et des épisodes insolites. Drôle d'histoire, quelle que soit la rubrique !

Historique : "La Grande-Bretagne est la pionnière du chemin de fer (même si la chose ferroviaire n'y a pas bien

évolué depuis...) : la première locomotive à vapeur de l'histoire (1804) atteint péniblement les 8 km/h. Le premier train français sera mis en service en 1837, entre Paris et Saint-Germain-en-Laye." P'tits noms de cheminots : "L'agent d'équipement, dont le métier est d'entretenir les voies, était surnommé pousse-cailloux".

Du vécu : "Tout le monde le sait, les cabines de conduite ne sont pas équipées en WC." Solidarité : "Le Jardin des cheminots, structure associative comptant plus de 60 000 adhérents et un magazine bimestriel, créée au temps où 80 % des agents vivaient à la campagne, avait pour vocation de les faire accéder à des commandes groupées de graines afin de les aider à cultiver leur lopin de terre."

Les trains ont souvent inspiré les écrivains : Etienne Catin, Emile Zola, Marcel Schwob, Henri Vincenot. Si les voyages ferroviaires avaient un effet calmant sur Marcel Proust, Alphonse Allais, lui, s'enflammait à la trépidation des trains "qui nous glisse des désirs dans la moelle des reins". Le livre se termine sur des témoignages, des lettres qui "forment un précipité de la vie quotidienne du cheminot".

FRANÇOIS HEINTZ

* "La drôle d'histoire du train et des cheminots" de Didier Le Gorrec, éditions de La ligne pourpre (août 2009), 192 pages, 15 euros.

Histoires de vies

Traces d'avenir, association dont le siège est dans le 14e, a pour objectif de faire connaître et de favoriser la pratique des histoires de vie en tant que démarche de construction personnelle et collective.

Le parcours de chacun est fait d'événements, de liens, de tournants, de basculements, de rencontres avec la culture sous toutes ses formes : tout un ensemble qui constitue la trame d'une existence. Chaque vie est faite de plusieurs vies.

Ni psychanalyse, ni thérapie, le récit de vie permet au narrateur de donner sens au(x) cours de sa vie. Il décide d'une porte d'entrée qui lui convient et choisit le thème qui lui parle au moment où il entreprend ce récit : vie des proches, vie professionnelle, engagement associatif, histoire d'un village, d'un quartier, d'une période précise rejoignant la grande Histoire. Il s'agit de revisiter le passé avec le regard d'aujourd'hui. Les séances sont soit individuelles avec un accompagnateur, soit collectives, au sein d'un petit groupe de 6 à 8 personnes. La dizaine de séances est volontairement étalée dans le temps afin de faciliter la réactivation des souvenirs et permettre, pour certains, de renouer des liens, de susciter des rencontres ou d'aller sur des lieux significatifs. Ces récits sont enregistrés puis restitués à chaque narrateur, ce qui lui permet de garder une trace tout en facilitant les réajustements de son témoignage.

Se raconter fait exister

Quelles sont les retombées d'une telle aventure ? Plaisir de prendre du temps pour soi, de s'arrêter sur son histoire, de trouver un fil conducteur. Pour d'autres, la plus grande satisfaction est de se percevoir maillon d'une chaîne. Reconstituer son histoire c'est se resituer dans la société, voir la place de sa génération et permettre que les suivantes prennent leur place. Les jeunes ont besoin d'adultes qui se positionnent et, par là, facilitent une transmission.

Le travail sur son histoire de vie crée du lien social, a un effet de rebondissement, de réactivation de sens. Loin d'être un retour nostalgique sur un passé qui ne reviendra pas, la démarche est porteuse d'initiatives, parce que le regard porté sur son propre parcours est neuf - souvent plus apaisé - et incite à se tourner vers l'avenir.

A l'issue de ce travail en commun, les participants peuvent être amenés à poser un acte, à prendre une décision qui ne l'aurait pas été autrement (déplacements, rencontres etc.). A l'issue de cette expérience, certains envisagent de faire l'histoire d'un proche. Un accompagnement à distance peut alors s'envisager.

AGNÈS LEGRIX

* Traces d'avenir - tracesdavenir@gmail.com est agréée au titre de la formation continue.

La France des bistros pas ordinaires

Cinquante images racontent cinquante lieux (textes et photos de Pierrick Bourgault). A Paris, un bistro-école, un café de vigneron et bien d'autres pour ceux qui ont soif d'insolite...

Rien que dans le 14e (fief de Pierrick !) : un café associatif, Le Moulin à café (place de La Garenne) ; Le café Signes (33, avenue Jean-Moulin), « le rendez-vous des malentendus qui apprécient d'être compris » ; Le Magique (42, rue de Gergovie), bar à voix magiques ; un bar musette, Le Bistrot d'à Côté (18, rue Lalande) ; Le Losse-

rand Café (77, rue Raymond-Losserand), bar-cinéma militant ; un salon de thé oriental, Houara Lounge (40, rue Raymond-Losserand) ; sans oublier L'Entre-pôt (7, rue Francis-de-Pressensé), bar à scène ouverte. Une image nostalgique : la buvette de la regrettable Paulette (autrefois rue du Moulin-de-la-Vierge).

L'auteur signera son livre, autour d'un verre, vendredi 13 novembre à l'Arbre à Lettres puis au Bistrot d'à côté ; samedi 12 décembre au Zango des Halles.

Bars en France de Pierrick Bourgault, Dakota éditions (octobre 2009), 80 photos, 96 pages, 13,90 euros.

Naudin, un dessinateur pas anodin



En 2008, à l'initiative de l'association du Berry et de la Capitale (ABC), basée dans le 14e, Pierre Castagnou dévoilait une plaque au 13 bis, rue Campagne-Première, sur l'immeuble où Bernard Naudin (Châteauroux 1876 - Noisy-le-Grand 1946) eut, un temps, son atelier. Le maire de l'arrondissement réveillait ainsi l'attention sur l'œuvre d'un dessinateur, graveur, illustrateur et affichiste qui contribua largement au renom et à l'attrait du Montparnasse d'entre deux guerres.

Travaillant pour L'Assiette au beurre, créateur d'un caractère d'imprimerie, remarquable musicien de surcroît, et acrobate renommé, enseignant aussi (le tapissier Lurçat fut son élève), Bernard Naudin illustra, par exemple, les poèmes de Villon, les œuvres de Voltaire et de Diderot et fut sollicité par Paul Eluard.

Ami du couturier Paul Poiret et peintre de la mouise et des déshérités, Naudin, à la personnalité complexe et contrastée, combattit dans les tranchées de la guerre de 14, dessinant la vie des Poilus, et dénonça, par le dessin, le colonialisme. Exposée dans divers musées (musée

d'Art moderne et musée Carnavalet à Paris, musée Bertrand à Châteauroux) en France et à l'étranger, son œuvre mérite largement d'être redécouverte.

Dans son "Journal 40-50", que Grasset vient de publier, Philippe Jullian écrivait déjà, le 8 juin 1942 : "Bernard Naudin me semble le plus grand dessinateur d'aujourd'hui. Il a plus de sensibilité que les autres. C'est le seul qui soit émouvant."

FRANÇOIS ESCOUBE

PANIQUE AU CONSEIL DE QUARTIER DIDOT-PORTE DE VANVES !

Le 28 septembre, des habitants manifestent leur grave inquiétude et interpellent les élus présents. "Démolissons les barres de la Porte de Vanves" : ainsi débute un article du journal "Monts 14" (octobre-décembre 2009). Cette proposition de l'association, présentée comme un projet "qui n'a rien d'utopique", décide - sans consulter les nombreux habitants concernés - que leurs tours sont "obsoletés", que leur quartier devrait être remplacé "par un vrai quartier" et que les futurs habitants de ce quartier reconstruit et

réaménagé seront "très satisfaits" ! Les questions posées par des résidents paniqués, au cours de cette réunion, ont permis aux représentants de la mairie du 14e de préciser très clairement que ce projet n'appartient qu'à l'association Monts 14 et n'a jamais été envisagé ; la municipalité a pour objectif de développer les logements sociaux à prix abordables dans l'arrondissement et non de les détruire. Les habitants concernés sont repartis soulagés et rassurés. MARIE-FRANCE DESBRUYÈRES

QUAND LE JAZZ EST LÀ !

La Fabrica'son à Malakoff (La Page n° 82) : une invitation à goûter et à connaître le jazz d'aujourd'hui. En adhérant à l'association (13 euros), vous recevrez le quatre pages mensuel.

Concert le dimanche à 16h (13 euros-6 euros, gratuit pour les moins de 16 ans) : 8 novembre, Vincent Jourde Quartet : saxo, piano, contrebasse, batterie ; 13 décembre, Boris Blanchet Duo et Barret/Pellem Duo ; jazz en scène 10 janvier 2010, Chiken'Fate 4tet (contrebasse, saxophones, batterie) Jam-sessions à 20h30 : - du jazz, les jeudis 5 novembre, 10 décembre 2009, 7 janvier, 4 février 2010.

- des musiques improvisées, les jeudis 19 novembre, 17 décembre 2009, 21 janvier, 11 février 2010. Le Festiva'son se tiendra les 5, 6 et 7 février 2010.

La Fabrica'son, 157, bd Gabriel-Péri 92240 Malakoff. Tél : 01.47.35.18.10 www.fabrica-son.com - Mèl : info@fabrica-son.com

MARCHÉ ET FÊTE DE LA SAINT-MARTIN

Samedi 14 novembre à la chapelle Saint-Jean, 67, rue Daguerre. Artisanat, cosmétiques, produits et légumes bio, café, gâteaux. A 18h, la choriste Maryvonne Hellec.

SI ON CHANTAIT...

La chorale de la Cité internationale universitaire de Paris reprend son activité pour la saison 2009-2010 sous la direction de son nouveau chef de chœur, Italo Marchini. La chorale est bien sûr ouverte, sur audition, aux étudiants et étudiantes résidents ou non de la Cité internationale mais également aux riverains du boulevard Jourdan ainsi qu'aux habitants motivés et assidus du 14e. Les répétitions ont lieu le lundi soir de 20h à 22h30 à la maison du Cambodge de la Cité U, 17, boulevard Jourdan. Renseignements et auditions : chorale@ciup.fr

PETITS CHANTS SAUVAGES

Chorale au Château ouvrier, pour apprendre à chanter en s'inspirant des musiques du monde. Le mercredi soir (hors vacances scolaires) de 19h à 20h. Tarif : adhésion 15 euros + 30 euros par trimestre, ou 5 euros la séance. mël : chantal.grimm@free.fr, tel : 01 43 22 30 84. 5 place Marcel Paul.

LE MONDE ENTIER... AUTOUR D'UNE TABLE

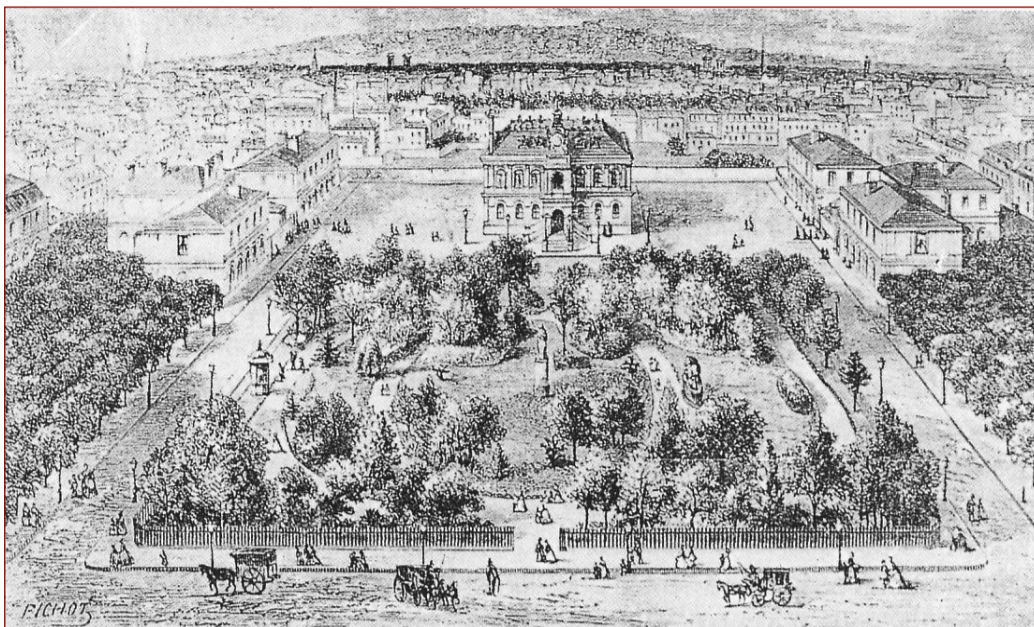
Le monde en miniature est à notre porte : 5 000 étudiants de tous les horizons séjournent à la Cité internationale universitaire ne demandant qu'à nous connaître et à se faire connaître. Des habitants des quartiers proches ont pris l'initiative d'ouvrir leurs portes pour un accueil ponctuel et amical. Ils vous invitent à les rejoindre. La proposition est très simple : il s'agit de recevoir un étudiant pour un repas de temps à autre. Contact : annevalerie.net@laposte.net Tél. 01. 45. 81. 01. 76

“L’ECHO de la Gaîté”

Un joyeux ancêtre de “La Page” en 1869 !

Nous allons commémorer le 150^{ème} anniversaire de la création du 14^e, issu de l'accroissement du territoire de Paris réalisé par le baron Haussmann en 1860. Nombre de ces arrondissements étaient des créations artificielles où se retrouvaient tout ou parties d'arrondissements anciens ou de communes de banlieue annexées. C'était bien le cas du 14^e construit avec des parties de Montrouge, Vaugirard, Vanves et Gentilly. La naissance d'une presse de l'arrondissement pouvait alors signifier le début d'une identité ou contribuer à la construire. C'est ainsi que nous voudrions évoquer ce qui nous semble constituer le premier journal du 14^e pensé comme tel et paru en 1869. “L'écho de la Gaîté, journal du XIV^e arrondissement, revue artistique, littéraire et théâtrale, paraissant tous les samedis” ne donnera que six numéros du 31 juillet au 4 septembre 1869 ! Le sous-titre est déjà parlant, soulignant l'originalité constitutive de notre arrondissement qu'il a conservée jusqu'au XXI^e siècle. On notera aussi que le projet est ambitieux puisqu'on ne vise pas moins qu'un hebdomadaire, à petit prix, 15 centimes (soit entre 1,20 euro et 1,50 euro actuel).

Disons quelques mots du fondateur, Alphonse Bouvret. Il est alors un tout jeune auteur qui fait jouer ses premières petites pièces au Concert de la Gaîté qui vient d'ouvrir ses portes. Alphonse Bouvret n'est pas entré dans l'histoire de la littérature bien qu'auteur proli-



Gravure de la mairie du 14^e en 1869.

fique d'opérettes, de comédies ou de monologues comme “Les Aoûtas”, “La fortune du pot”, “Madame est servie !”, “Monsieur Jules !”, “Un objet d'art”, “Première brouille”, “Sous le zinc”, “Sous seing privé”, etc. Résidant 54, chaussée du Maine (à peu près au niveau des actuels 86-88 avenue du Maine), il y installe le siège de la direction et de la rédaction du journal.

Son but : “Fonder un journal spécialement écrit pour le XIV^e arrondissement, autant dire tenter l'impossible si j'en crois mes amis”. Pour ceci, il essaie un peu désespérément de ne pas réduire le journal à une petite feuille artistique et poétique, même si la plus grande place des seize pages est donnée à quatrains, sonnets... (la poésie était alors genre premier pour le public quelque peu let-

tré) et aux comptes rendus des théâtres de la rue de la Gaîté (qui donnent leur réclame – on ne dit pas publicité alors – au journal). Notons aussi dans le dernier numéro le début d'un roman-feuilleton qui se veut palpitant, de Léon Vincent (nous ne savons pas qui se dissimule derrière ce pseudonyme), “Les mystères du Champ d'Asile”.

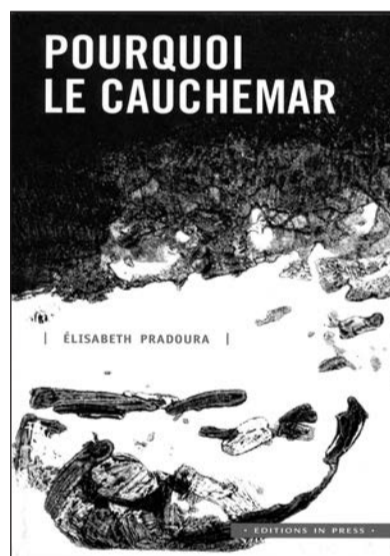
Pour élargir son audience fragile, le journal tente de multiplier les informations locales, ouvrant une rubrique “faits divers” qui offre quelque intérêt sociologique avec du pittoresque comme ces ossements vieux de quelques siècles retrouvés impasse Florimont. Mais le journal a aussi quelques engagements prudents (la censure du petit Napoléon veille). Alphonse Bouvret est aussi un républicain, libre penseur et franc-maçon

convaincu. Sous le pseudonyme de Torcinoe, il écrit des “causeries historiques”. Il regrette ainsi vivement que la rue du Transit (élargie ou creusée pendant le Second Empire) ait été rebaptisée rue d'Alésia, en août 1868, estimant que c'était là rendre trop d'hommage à un César victorieux et préférant le libre Vercingétorix.

Le premier éditorial de Bouvret se conclut joliment ainsi : “Et vous, cloche de Sébastopol, dans votre beffroi provisoire de Notre-Dame de Plaisance, faites retentir les airs de votre son joyeux, tinte, carillonnez pour le baptême de mon nouveau né : L'Echo de la Gaîté”. Le succès ne fut cependant pas au rendez-vous. Dès le quatrième numéro, le directeur annonce une baisse du prix du journal pour tenter d'augmenter les ventes. Sans succès. Le vaillant Echo ne dépassera pas six numéros. Le 14^e reste seulement un numéro pour des habitants qui se sentent de Montparnasse, de Montrouge ou de Plaisance.

JEAN-LOUIS ROBERT

Mieux
comprendre
le cauchemar



Un livre d'Élisabeth Pradoura, membre de La Page, vient juste de paraître*.

Le cauchemar qui, comme le rêve, constitue l'une des voies d'accès à l'inconscient a été paradoxalement fort peu étudié dans la littérature psychanalytique. À travers une analyse critique des textes fondateurs de la psychanalyse - de Freud à Lacan en passant par Jones - et une étude clinique réalisée entre 1998 et 2004, dans le cadre du CNRS, auprès de patients souffrant de cauchemars, cet ouvrage nous ouvre de nouvelles perspectives sur ce mécanisme psychique si partagé et pourtant encore si mal connu. Au fil de sa démonstration, Élisabeth Pradoura réaffirme la centralité du cauchemar pour une meilleure compréhension de notre vie psychique. Un livre passionnant. Un voyage en terre inconnue, où, guidés par l'auteur, nous abordons les rives de notre monde intérieur. À lire par toute personne qui a dormi ou dormira... (présentation de l'éditeur).

* Pourquoi le cauchemar, Elisabeth Pradoura, éditions In Press (octobre 2009), 157 pages, 19 euros.

Signature le 7 novembre de 14h30 à 17h à la librairie Tropiques (63, rue Raymond-Losserand).

La Comédie italienne fait la grimace

● La menace de fermeture plane sur le théâtre italien de la rue de la Gaîté.

Le regard fixé sur des costumes extravagants, sur des masques de cuir aux expressions comiques et satiriques qui ornent les murs de son théâtre, Attilio Maggiali s'exclame : “Il fallait être fou pour se lancer là-dedans”. Après des études au Piccolo Teatro de Milan et un passage à la Comédie française, cet Italien de la région de Turin crée la Comédie italienne en 1980. Ce lieu unique, dédié au répertoire italien, situé dans notre arrondissement au 17, rue de la Gaîté, nous fait découvrir la commedia dell'arte*. Un pari jugé insensé et farfelu à l'époque, aujourd'hui remis en cause et menacé faute de subventions. Le monde du théâtre doit faire face à la dure réalité économique. Il y a deux ans, la Comédie italienne devait recevoir de la part du ministère de la Culture une aide financière indispensable à sa survie. Hélas, celle-ci lui fut malheureusement retirée sans explication “Cela a été un choc ! Il n'y a pas de lieu équivalent à Paris, c'est lamentable de le laisser mourir.”

Totalement impliqué, Attilio Maggiali part en quête de nouvelles idées et se bat chaque jour pour récupérer les



PHOTO : FRANÇOIS HEINTZ

fonds nécessaires. Chacun se sent concerné. Des comédiens vont même jusqu'à vendre des costumes à des prix dérisoires, 100 euros, voire même 50 euros. “Je vends des habits, des masques, des accessoires parce que nous avons

besoin d'argent pour payer les arriérés des charges sociales.” Je ne vends qu'aux théâtres, pas aux brocanteurs ou aux hôteliers qui veulent s'offrir des bals costumés.”

Le directeur de la Comédie italienne ne baisse pas les bras. En trente ans, quatre-vingts spectacles ont été montés, une école de théâtre a été créée. Les artistes y ont appris à faire des masques en usant des techniques centenaires.

Pour cette fin d'année, la Comédie italienne présentera une pièce de Carlo Goldoni (mise en scène Attilio Maggiali), “Le baiser enchanté” : “Un doux baiser volé suffit à semer l'agitation et à déchaîner les passions dans un monde fantastique peuplé de mages et de fées.”

Didier Cornevin

* 17, rue de la Gaîté (tarifs 15 à 25 euros). Tél. 01.43.21.22.22.

EXCUSES AU LECTEUR

Nos excuses aux lecteurs pour l'erreur de pagination du précédent numéro.



● Où trouver La Page ?

La Page est en vente à la criée sur les marchés du quartier (Alésia, Brune, Daguerre, Edgar-Quinet, Coluche, Villemain...) et dans les boutiques suivantes.

Rue d'Alésia : n° 1, librairie L'Herbe rouge ; n° 40, librairie Novagora ; n° 207, librairie papeterie presse.

Rue Alphonse-Daudet : n° 17, Bouquinerie Alésia.

Avenue de l'Amiral-Mouchez : n° 22, librairie Papyrus.

Rue Bezout : n° 33, Tempo Vitraux.

Rue Boulard : n° 14, librairie L'Arbre à lettres.

Rue Boyer-Barret : n° 1, librairie papeterie presse.

Rue Brézin : n° 33, librairie Au Domaine des dieux.

Boulevard Brune : n°112, papeterie l'Aquafontaine ; n° 181, librairie Arcane ; n°134, librairie-presse de la porte d'Orléans.

Marché Brune : Mbaye Diop, tous les dimanches à l'entrée du marché.

Rue Daguerre : n° 11, librairie Dupuy ; n° 69, boulangerie ; n°80, Paris Accordéon.

Rue Didot : n° 48, Artisans du Monde ; n° 53, librairie Le Livre et la Lune ; n°61, France Foto Alésia ; n° 97, Didot Presse ; n° 117, Au plaisir de lire.

Place de la Garenne : n° 9, Café associatif, Le moulin à café.

Avenue du Général-Leclerc : n° 90, kiosque Jean-Moulin ;

Avenue Jean-Moulin : n° 12, librairie Sandrine et Laurent.

Avenue du Maine : n° 21, musée “Le chemin du Montparnasse” 15e ; n° 79, kiosque ; n° 165, tabac de la Mairie.

Place Marcel Paul : n° 9, Association Florimont.

Rue du Moulin-Vert : n°31, Le livre écarlate.

Rue d'Odessa : n°20, Librairie d'Odessa.

Rue de l'Ouest : n°14, New's Art Café.

Place de la Porte-de-Vanves : n° 3, librairie du lycée.

Rue Raymond-Losserand : n° 48, Mag Presse ; n° 63, librairie Tropiques ; n° 72, kiosque métro Pernety.

Boulevard Raspail : n° 202, kiosque Raspail.

Avenue René-Coty : n° 16, librairie Catherine Lemoine.

Rue de la Sablière : n° 4, librairie La Sablière ; n° 56, restaurant Aux cercles bleus.

Rue de la Tombe-Issoire : n° 91, librairie.

La Page

est éditée par l'association L'Equip'Page :
6, rue de l'Eure 75014.
Tél (répondeur) : 06.60.72.74.41.
courriel : lapage.14@wanadoo.fr.
Directeur de la publication : Didier Cornevin. Commission paritaire 0613G83298
Impression : Rotographie, Montreuil. Dépôt légal : octobre 2009.